

LE CHANGEMENT TECHNOLOGIQUE DANS LES GRANDES PLANTATIONS VILLAGEOISES EST-IL POUR AUJOURD'HUI ?

Yapi AFFOU

ORSTOM*

Une conception assez répandue assimile le sous-développement au manque de moyens techniques et en conclut que l'introduction de nouvelles techniques dans les pays du Tiers-Monde constitue le remède miracle. D'où le mot d'ordre de transfert de technologie (1).

Les pays du Tiers-Monde ont en effet besoin des techniques nouvelles pour améliorer la productivité du travail dans les secteurs les plus attardés, comme l'agriculture. Mais ils ne peuvent s'accommoder de n'importe quelle technique. Il faudrait que les techniques s'adaptent aux réalités socio-économiques de ces pays. Car toute action d'innovation qui sacrifierait ces réalités au profit de la seule rentabilité économique d'un quelconque organisme serait vouée à l'échec, comme en témoigne d'ailleurs l'exemple de plusieurs projets de développement rural en Afrique. Dans ce sens, le thème de «changements techniques et dynamique socio-économique» retenu par la Société Française d'Economie Rurale semble ouvrir la voie à un bilan global des actions d'innovation entreprises dans l'agriculture du Tiers-Monde.

La contribution présentée ici se rapporte à l'introduction des techniques nouvelles chez les grands planteurs d'une zone cacaoyère et caféière du sud-est de la Côte-d'Ivoire : le canton Ketté du pays akyé. Cette zone couvre une superficie de 1630 km² et compte 60.000 habitants, soit une densité de 37 hab./km².

L'enquête de terrain a porté sur des «planteurs villageois» possédant une exploitation d'au moins 50 ha. Sont

dits «planteurs villageois» les agriculteurs de profession, résidant au village et analphabètes pour la plupart.

La méthode retenue pour l'enquête est celle de l'anthropologie économique : intégration du chercheur à la vie quotidienne des planteurs et respect des bonnes manières villageoises - le but visé étant la saisie de la rationalité propre à la société observée.

Les contraintes liées à une telle démarche ont imprimé un caractère beaucoup plus qualitatif que quantitatif à l'enquête. Ainsi 46 grands planteurs (plus de la moitié des planteurs de la strate retenue) ont été observés entre juillet 1977 et octobre 1978.

L'exposé se propose de présenter la réaction des planteurs villageois les plus aisés face aux nouvelles techniques. Il est bon de préciser que le canton Ketté présente une situation où l'introduction de nouvelles techniques n'est pas le fait d'une contrainte étatique. L'Etat intervient tout au plus dans des actions d'incitation à l'achat d'équipement productif et d'amélioration des techniques de production par le biais de subventions et de primes accordées aux planteurs (2).

La décision finale quant à l'équipement des plantations revient aux exploitants. Mais ces derniers n'ont opéré aucune transformation importante dans leur appareil de production, tant du point de vue des procédés techniques que de l'organisation du travail. Aussi n'y a-t-il pas lieu de parler de changement technologique.

I - QUELQUES CHANGEMENTS DANS LA COMPOSITION DE L'EQUIPEMENT PRODUCTIF...

Dans les débuts de la culture du cacao et du café, les planteurs du canton Ketté se servaient des trois principaux outils de travail autrefois utilisés par l'agriculteur d'auto-subsistance : la machette, la hache et la lime. Il est nécessaire d'y ajouter pour l'opération de décorticage du café le mortier et le pilon.

Ces outils ont les propriétés d'être à la fois simples et polyvalents. La machette par exemple peut être considérée comme «un simple prolongement de la main» (3). La hache, quant à elle, a une fonction principale : concentrer et amplifier la force physique de l'homme sans jamais réussir à alléger le travail ni réduire la fatigue humaine. Cette fonction concerne aussi le binôme mortier-pilon.

* Centre de Petit Bassam 04 B.P. 293 Abidjan 04.

1. Il n'y a pas lieu de nous étendre ici sur les présupposés théoriques et idéologiques de ce mot d'ordre.

2. Les primes cacao sont de 30.000 F CFA par hectare de cacao sélectionné.

Les subventions d'Etat sur les prix des principaux produits nécessaires au cacao s'élèvent à 240 millions de francs CFA pour la campagne 1977-78 : cf. «Terre et Progrès», août 1977.

3. E. TERRAY (1969, p. 105).

Le caractère polyvalent de ces outils signifie que ceux-ci peuvent être utilisés pour plusieurs opérations ou plusieurs activités différentes. Leurs deux propriétés fondamentales -simplicité et polyvalence- en facilitent l'usage et semblent en même temps être un frein à la spécialisation des individus par opération technique (de production).

Ces mêmes propriétés placent le travail humain au cœur du procès de travail. En effet les moyens de travail se réduisent à des outils sinon faciles à obtenir, du moins exigeant peu de détour de production pour leur propre fabrication. Ainsi donc, dans la composition du produit agricole, l'énergie humaine vivante joue le rôle prépondérant.

Aujourd'hui encore, malgré l'apparition de nouveaux instruments plus performants dont certains sont spécialement destinés à des opérations précises, la machette, la hache et la lime sont encore en usage chez les planteurs. De sorte que les nouveaux instruments sont numériquement insuffisants par rapport aux besoins des plantations.

Inventaire des nouveaux instruments

Instruments de production	Quantité	Nombre de propriétaires	Moyenne pour 46 planteurs
Atomiseurs	185	46	4,02
Tronçonneuses	30	24	0,65
Décortiqueurs	41	27	0,89
Camions ou camionnettes .	45	31	0,97
Ébrancheurs ou sécateurs .	100	37	2,17

La répartition de l'équipement productif permet les observations suivantes :

- Tous les exploitants recensés possèdent chacun un atomiseur au moins. Mais la moyenne détenue par chacun d'eux est très faible si on la rapporte à la superficie moyenne des plantations : 1 atomiseur pour 20 ha. Il s'ensuit un allongement du temps de travail et une accentuation de la pénibilité du travail.

- Bien qu'elle ne soit pas détenue par tous les planteurs, la tronçonneuse connaît de plus en plus de succès. En tant qu'instrument à moteur, elle allège considérablement le

travail d'abattage jusque là considéré comme l'une des opérations agricoles les plus pénibles. Tant et si bien que les planteurs qui en sont dépourvus préfèrent la louer ou l'emprunter à des parents plutôt que de se servir de la hache.

- En ce qui concerne le décortiqueur, les exploitants adoptent le même comportement que précédemment. Ce dernier instrument à moteur a définitivement remplacé le binôme mortier-pilon. Ainsi, plus aucun planteur ne décortique manuellement le café. Depuis la campagne agricole 1979-80, les activités des décortiqueurs individuels ont définitivement pris fin, laissant la place aux décortiqueries d'Etat installées dans divers endroits du pays.

- Les sécateurs et les ébrancheurs sont peu coûteux et d'un usage assez aisé. Cependant ils n'ont pas réussi à s'imposer aux planteurs comme l'a fait la tronçonneuse. Ils sont encore très fortement concurrencés par la machette, bien que celle-ci ne soit pas particulièrement adaptée aux opérations d'égourmandage, d'ébranchage, etc.

La constatation qui s'impose après cet inventaire est que tous les planteurs ne possèdent pas tous les instruments de production. De plus, ceux qui en sont propriétaires n'en ont pas en nombre suffisant pour pouvoir les utiliser selon les normes techniques définies par la SATMACI (4)... Ce qui fait qu'il n'y a pas de changement qualitatif important dans le procès de production.

Il semble que l'achat des biens d'équipement ne préoccupe guère les planteurs. En effet l'utilisation de leur revenu est orientée prioritairement vers la reproduction de la cellule familiale : achat de biens de subsistance, construction de villa, dépenses de scolarisation etc. On ne perçoit aucune politique d'équipement à moyen ou long terme - les planteurs se contentant de remplacer les instruments hors d'usage. Tout cela porte à penser que la plantation villageoise fonctionne sur la base d'une rationalité non capitaliste, c'est-à-dire une rationalité qui n'est pas celle du profit. Et cette rationalité définit l'attitude des planteurs vis-à-vis de l'équipement productif, lequel à son tour conditionne le procès de production.

II - ... MAIS AUCUN CHANGEMENT QUALITATIF DANS LE PROCES DE PRODUCTION

Le changement observé dans la composition de l'équipement productif est de si faible ampleur qu'il n'a entraîné aucun bouleversement ni dans les procédés techniques de production ni dans l'organisation du travail.

Si bien que les procédés techniques utilisés dans les plantations villageoises rappellent ceux du système agricole d'auto-subsistance. A l'image de ce système, la culture du cacao et du café exige des opérations de défrichage, d'abattage et de brûlis réalisées en saison sèche. Ensuite, les cacaoyers et les caféiers sont mis en terre sans aucune préparation préalable du sol. De plus en plus, les planteurs abandonnent la technique du semis direct pour adopter celle du repiquage des jeunes plants préalablement élevés en pépinières. Mais cette dernière technique est mal appliquée ; les planteurs ne suivent pas les normes de trouaisons ; ils font des trous tout juste assez grands pour contenir les sachets de pépinières alors que la SATMACI exige des trous de 40 x 40 cm (en tous sens).

Le planting se fait sans aucun ordre précis ni intervalle régulier entre les plantes. Ainsi pour la même plante, les densités sont différentes d'un planteur à l'autre. Les plantes industrielles sont associées aux vivriers (particulièrement aux bananiers plantain) qui leur servent d'ombrage pendant la première année. Le matériel végétal lui-même est de qualité médiocre. Les espèces sélectionnées ne couvrent encore que des superficies réduites.

Durant les deux premières années, le soin des parcelles est assuré par les épouses du chef d'exploitation. C'est seulement à partir de la deuxième année (après que la majorité des vivriers a été récoltée) que les hommes prennent leur relève.

Il est prévu au moins trois nettoyages par an. Mais seules quelques parcelles bénéficient effectivement de ces nettoyages. Et même certaines parcelles sont abandonnées à la forêt sans aucun soin.

4. Société d'Assistance Technique et de Modernisation de l'Agriculture en Côte-d'Ivoire.

Au nettoyage des plantations, il faut ajouter les traitements anti-capsides et anti-scolytes, les soins phytosanitaires, l'épandage d'engrais, la taille des branches, l'égourmandage. Si ces opérations ne sont pas totalement négligées par les planteurs, elles sont imparfaitement accomplies. Les normes d'utilisation du lindane et des engrais chimiques sont mal respectées. Cela rend leur action nulle et pousse les planteurs à émettre des doutes sur l'efficacité de ces produits. Ces doutes servent à justifier le manque d'enthousiasme de certains planteurs pour ces produits.

La récolte non plus n'est pas faite convenablement. Comme toute opération manuelle, elle est pénible. Aussi, pour réduire la fatigue que pourraient occasionner plusieurs passages sur le même arbre, les planteurs se limitent-ils à un seul passage, récoltant du même coup fruits verts, mûrs et pourris. Ce qui compromet gravement la qualité du produit.

Comme la récolte, le ramassage des cabosses de cacao, l'écabossage, le transport des produits vers les lieux de séchage sont principalement l'œuvre de l'énergie humaine.

Le séchage est fait à l'aide d'outils traditionnels (des nattes surélevées) et rarement au moyen d'aires cimentées.

Le caractère rudimentaire de la plupart des instruments de production et des techniques culturales rendent la productivité du travail très faible, affectent la qualité du produit et soumettent le rendement des plantations aux caprices du temps. L'accroissement de la production n'est pas dû à l'amélioration des capacités productives mais à l'extension des superficies cultivées. Il n'est pas dû non plus à une organisation plus rationnelle du travail.

La répartition du travail entre les différents producteurs est restée fondamentalement la même qu'en agriculture d'auto-subsistance. A l'instar de cette agriculture, la culture de cacao et du café n'a pas introduit de spécialisation technique des hommes par opération culturale. Tous les producteurs prennent part à toutes les opérations et les exécutent les uns après les autres, même lorsqu'il s'agit d'opérations pouvant se faire simultanément par des équipes différentes.

La division technique la plus nette semble se situer entre le travail masculin et le travail féminin. Les hommes se chargent des travaux se situant en début d'activité agri-

cole : défrichage, abattage, brûlis et buttage. Ils procèdent également à la mise en place des cultures industrielles. Tandis que les femmes se consacrent aux semailles des vivriers et au sarclage.

Les plantations villageoises ne font pas entrevoir de répartition du travail selon le statut social des individus. Les chefs d'exploitation, quelle que soit leur origine sociale, et bien qu'ayant à leur service des manœuvres salariés, participent aux travaux productifs. Sur les lieux de production, ils ne parviennent pas à marquer une nette différence entre eux et les manœuvres par la nature des travaux exercés (travail intellectuel pour les uns, manuel pour les autres).

Dans le cadre de la production et ailleurs, s'instaurent entre planteurs et manœuvres des rapports quasi familiaux semblables à ceux qu'entretenaient maître et captifs au sein de la société akyé précoloniale (5). Ces rapports ont, entre autres manifestations, la tendance à l'assimilation progressive des manœuvres aux membres de l'unité domestique du planteur (6).

La constatation finale qui ressort de l'étude est que le procès de production antérieur -techniques culturales et organisation du travail- persiste malgré l'introduction de quelques nouveaux équipements productifs. Dans ces conditions, l'économie de plantation villageoise peut être considérée comme une simple insertion du cacaoyer et du caféier dans le système agricole traditionnel. Le but premier de l'exploitation agricole villageoise corrobore cette opinion : il consiste (au vu de l'utilisation du revenu agricole) à assurer la subsistance de l'unité familiale dans un contexte d'économie monétaire.

Ainsi, aussi longtemps que se maintiendra cette option, et tant que les disponibilités forestières de la région se prêteront à la logique d'extension en surface, les changements technologiques seraient très lents, surtout s'ils devaient continuer à être l'émanation des planteurs eux-mêmes. Ils seront d'autant plus lents que le revenu des planteurs subit une ponction de la part du capital social représenté par les sociétés commerciales, les industries agro-alimentaires, l'Etat et les spéculateurs en bourse. En d'autres termes, au niveau des exploitations agricoles villageoises, l'accumulation du capital en tant qu'elle signifie reproduction élargie, rencontre des obstacles qui dépassent le cadre du village. Dans de telles conditions, le changement technologique dans ces exploitations est-il pour aujourd'hui ?

5. AFFOU (1979, pp. 137-140, 225).

6. Ces rapports apparents occultent les rapports réels d'exploitation (de classe) sans les éliminer. Cf. AFFOU (1979, p. 230).